

entretien avec Jean Michel BRUYÈRE/LFKs

Pourquoi avez-vous choisi la Miroiterie pour présenter *Le Préau d'un seul* ?

Nous n'avons pas choisi la Miroiterie. C'est Vincent Baudriller, codirecteur du festival, qui l'a choisie. Il nous a dit un jour que nous serions là et un point c'est tout. Il faut reconnaître qu'avec nous, l'un des problèmes est que l'on ne sait jamais ce que l'on veut exactement. Pour les lieux, ça dure des mois entiers, les gens sont gentils avec nous, disponibles, patients. La première année, en 2002, ils ont même engagé quelqu'un uniquement pour nous aider à trouver un lieu qui nous convienne et malgré cela, on n'a pas trouvé. À chaque fois, ils prennent du temps, ils nous promènent, nous conduisent partout, nous montrent des tas de possibles. Ils cherchent à comprendre ce que l'on veut, mais on ne sait pas se décider. Quand ça dure trop, on se dit qu'il faut être sérieux, qu'il faut se concentrer pour être capables de dire quelque chose d'un peu clair, sans quoi on va finir par agacer. Et à ce moment-là, sous la pression de l'effort, il nous vient une ou deux idées, des sortes de visions, comme des artistes. Hortense Archambault, Christian Wilmart, Caroline Marcilhac et les autres reçoivent ça avec un air assez perplexe, mais jamais fermé. Ils font des calculs, étudient et voient que la réalisation de nos visions réclamerait le budget complet de deux éditions du Festival. Ils nous opposent alors doucement un refus net. Et c'est une chance pour nous, parce que la plupart de nos idées sont affligeantes. On n'est pas bons en choix. Il faut dire aussi que prétendre choisir entre deux objets à peu près équivalents ou deux situations plus ou moins indifférentes c'est toujours choisir de déconsidérer un peu la notion de choix. Et, finalement, quelque chose vient à s'imposer ou quelqu'un en vient à nous imposer quelque chose. Là, c'est Vincent Baudriller. La seule chose que nous ayons, nous, jamais choisie, concernant les lieux de représentation à Avignon, la part de choix qui nous revient, c'est de nous être peu à peu rendus incapables d'utiliser ni servir dignement un de ces lieux patrimoniaux, avec des scènes et des gradins en aluminium érigés à l'intérieur, dont le Festival principalement dispose.

Comment définiriez-vous *Le Préau d'un seul* ?

Premièrement, fuyant toute situation (interview, rencontre, conférence, débat, séminaire...) où il faut faire l'artiste, se donner un air d'intensité et parler avec conviction de sa propre médiocrité comme s'il s'agissait d'une chance ou d'un talent, deuxièmement, de moins en moins tenus d'expliquer un projet pour lui trouver des producteurs, troisièmement, bénéficiant très peu de subventions dont il faudrait rendre compte, nous n'avons pas d'obligation à nous prétendre capables de définir ce que l'on fait, ce que l'on va faire ou fera. On s'en dispense, donc, et avec le sentiment d'échapper au pire.

Néanmoins, et sans s'engager à rien de bien profond, on peut constater que la grande majorité de nos partenaires, réguliers ou occasionnels, sont inscrits dans le domaine théâtral. Le Festival d'Avignon, par exemple, est un festival de théâtre, *Le Préau d'un seul* est la quatrième de nos créations invitées au Festival... nous finissons par remarquer que ce que l'on fait a quelque chose à voir avec le théâtre.

Du théâtre politique ?

On entend pas mal de gens dans l'art, dans le théâtre comme ailleurs, dire que leur travaux contiennent quelque chose de remarquable sur le plan politique : une critique sociale acerbe, lucide et implacable, une dénonciation au vitriol du capitalisme, une remise en cause salvatrice des faillites des pouvoirs, une réponse à la misère du monde, une étincelle d'insurrection... En France, notamment, nous connaissons plusieurs directeurs d'institutions théâtrales et de compagnies conventionnées qui ont conscience du danger qu'ils représentent pour le pouvoir qui les nourrit et qui développent une action politique d'une puissance tout simplement effrayante. C'est évidemment impressionnant et admirable, mais pour nous-mêmes, nous voyons cela un peu différemment. Pour qu'une action devienne politique, il faut du courage et des fusils : toutes choses dont nous manquons.

Peut-on dire que c'est un spectacle construit autour du « camp » comme forme de l'histoire du XX^e siècle ?

Non, on ne peut pas. Ce qui nous a intéressé n'est pas l'histoire du XX^e siècle, mais ce que l'on peut observer désormais de nouveaux camps dans un nouveau siècle. Le camp n'est pas le modèle du XXI^e siècle. Le XXI^e siècle s'est fondé avec comme modèle le contraire du camp, le camp-contraire : les Droits de l'Homme. Le camp du XXI^e siècle est un camp où celui qui enferme se considère comme celui des deux que le camp contraint le plus. Le camp du XXI^e siècle n'apparaît à personne comme une solution, encore moins comme la solution. Que chacun désormais convienne bien de l'inconvenance d'un camp est précisément ce qui permet qu'on en refasse usage. On ouvre un camp et on ne le tient qu'à contrecœur et uniquement pour défendre contre eux-mêmes ceux qui refusent d'avoir des Droits de l'Homme (les terroristes, les intégristes, les révolutionnaires...) ou ceux infiniment plus nombreux qui, sans s'y refuser, sont incapables de faire des Droits de l'Homme leur priorité (les étrangers pauvres dominés par le besoin matériel et qui se sont risqués à abandonner des droits pourtant inaliénables, seulement pour s'être laissés tenter par l'acquisition de droits sociaux). Et encore : on ne les met dans des camps que pour les aider à recouvrer vite fait ces droits qui interdisent qu'on les mette dans des camps. Car il s'agit seulement de les renvoyer au plus tôt avoir des Droits de l'Homme ailleurs.

Qu'est-ce qui vous intéresse dans ce paradoxe ?

Rien, justement.

Vers quel théâtre allez-vous alors ?

Je ne sais pas. Je crois que je ne comprends même pas la question.

On ne peut rien créer en choisissant d'aller plutôt vers telle forme ou telle autre. On peut faire acte de culture, mais pas de création. On ne crée quelque chose que dans la mesure où l'on parvient à s'éloigner de toutes les formes en même temps. La création n'a pas de fin ni aucun but et elle n'a pas de forme prévue.

Vous employez beaucoup le « on », quel est ce « on » ?

C'est un con, évidemment. Mais, surtout moi.

Tout art est collectif. Quiconque crée le fait en délégué – même Bach –, quiconque parle d'une création doit, en conséquence, s'exprimer en tant que délégué. L'emploi de la première personne du singulier ne convient pas à ces choses-là. En art, c'est « je » qui est un con. L'usage d'un « je » n'est utile que devant les questions de responsabilité morale et l'art n'a, en soi, rien à voir avec la responsabilité.

Comment travaillez-vous avec le philosophe et écrivain Jean-Paul Curnier ?

On ne travaille pas. Le travail, c'est bien autre chose que ce à quoi nous passons notre temps.

Avec Jean-Paul, il s'agit avant tout d'amitié et de rire.

Pourquoi Avignon est-il important pour vous ?

Avignon n'est pas important pour nous. Ce qui importe ce sont les directeurs actuels du Festival, Hortense Archambault et Vincent Baudriller : notre relation à Avignon s'arrêtera avec leur départ et elle n'existait pas préalablement à leur arrivée.

Comment décrire la forme que prend votre spectacle ?

Avec des borborygmes serait le mieux. Mais pour être un peu pratiques, il faut annoncer que le spectacle se déroulera sur 10 heures chaque jour (14h00 – minuit), que l'on pourra y assister comme on veut, pour le temps et le nombre de fois que l'on souhaite. Pour être prudents, il faut prévenir qu'il comportera des éléments du réel, dont la juxtaposition pourra ne pas faire immédiatement sens : un cabinet médical, un studio de mode, les juristes de l'association Migreurop, une cuisine expérimentale, les vestiges d'une compagnie de CRS, un atelier de production bio-culturelle automatisée, les bureaux d'un quotidien clandestin officiel auquel tout spectateur pourra offrir sa contribution, deux épisodes d'un soap opéra, le fauteuil, la sagaie et le fusil de Huey P. Newton... Enfin, pour ne pas attiser – comme maladroitement nous l'avions fait en 2005 – les inquiétudes de la bourgeoisie culturelle présente au Festival et dont l'indignation, servie par une singulière finesse de la sensibilité discriminative, monte rapidement, il faut d'emblée rendre tout à fait certain qu'aucun des Africains présents dans le spectacle n'aura été maltraité durant son exploitation...

Festival d'Avignon 2009